On, je, tu, nous, eux

Maisonneuve J., *Psychologie sociale,* PUF, Paris, 1957

«.../...

Selon **Heidegger**, la condition fondamentale de l'homme est **le mitsein (l'être avec)** ; notre monde est un «mitwelt», un « monde avec autrui » ; d'emblée nous sommes plongés dans le bloc social. Et il ne s'agit pas d'exprimer par là de simples rapports d'entente ou de lutte avec des êtres bien distincts qui entreraient à leur heure en contact ; il s'agit d'une relation immédiate, globale, massive.

L'image empirique qui symboliserait le mieux cette conception est, selon Sartre (disciple indépendant d'Heidegger) l'image de l'équipe avec **«la sourde existence en commun des coéquipiers absorbés dans la même tâche».** Existence « pâteuse », agglomération d'individus n'ayant pu prendre une nette conscience de leur personnalité propre, état qu'exprime assez bien le pronom indéfini on.

On

L'emploi de ce pronom est en effet très significatif. Essayons de dégager les nuances socio-affectives qu'enveloppe son anonymat.

L'enfant qui déclare «on va jouer» ou « on a bien joué» désigne le groupe des joueurs : tous ceux qui étaient la, sans exclusive préalable. Les «nous» pourrait ici traduire l'exclusion d'une bande rivale ; en même temps transparaît le caractère foncièrement collectif du jeu : je n'aurais pu jouer seul, on s'est amusé parce qu'on était en nombre.

Le "on" populaire exprime d'autres nuances : souvent un sentiment d'impuissance, de dépassement : « on travaille dur», «on a souffert», « on nous oblige a...».

Il entre là moins de protestation que d'humilité devant une fatalité ou une autorité transcendante ; faute d'une conscience de ses droits, l'homme démuni n'exprime qu'un vœu anonyme : «on souhaiterait des améliorations...».

Chez l'homme plus lucide, "on" **peut envelopper la prudence** : »on raconte que», «on a décidé de». Ce refus de s'engager est révélateur : le pronom impersonnel permet de se faire l'écho d'un bruit, ou d'un mouvement, sans s'en faire expressément le partisan.

Nous atteignons ici l'essence même du «on» : l'irresponsabilité, la neutralité, prête à suivre le courant le plus fort. Subir, ou suivre ensemble, telle est peut-être la meilleure définition de cet indéfini collectif. On conçoit que cette attitude psycho-sociale soit normale lorsqu'elle se rattache au syncrétisme enfantin ou primitif, mais apparaisse comme une fixation ou une démission lorsqu'elle subsiste chez des êtres plus évolués, capables de parvenir à la fois à la conscience de soi et à celle d'une communauté bien définie.

La "masse" et le "on"

Le monde de « l'on » reste pourtant fort répandu ; c'est celui de ce qu'on appelle couramment la masse, ou « les masses ». Ici encore, il importe de préciser la terminologie.

Le terme **"masse"** est l'un de ceux qui sont le plus employé (en politique comme en sociologie) et le plus mal défini. Son usage est généralement péjoratif : **chez le conservateur** qui désigne par là les couches obscures et menaçantes d'où peut surgir le désordre social ; **chez l'individualiste** qui stigmatise «l'on» anonyme écrasant les personnalités ; **chez le technocrate**, cet aristocrate de l'âge industriel, qui voit, dans la masse, un troupeau passif dont le comportement doit être modelé par l'élite des « organisateurs ».

Inversement, les Marxistes placent dans la masse la réserve de force et d'aspiration à la justice qui permettra aux opprimés d'entreprendre la révolution et de bâtir la cité socialiste.

La masse ne peut devenir un concept scientifique que si l'on parvient à la distinguer de ses synonymes apparents, notamment de la foule et de la classe sociale.

La masse est une unité collective dont les membres ne se représentent pas l'existence comme durable ; c'est un ensemble réagissant uniformément à un sort identique ; mais si les conjonctures changent, la masse se désagrégera. Par là, elle se distingue de la classe, stable et bien consciente d'elle-même.

> • **Bourgeoisie et prolétariat sont classes plutôt que masses ; tandis que les «classes moyennes» seraient plutôt masses que classes :** leur solidarité, sans être nulle, reste faible, et leurs membres, selon l'évolution économique, tantôt se haussent en «petits bourgeois» tantôt se prolétarisent.
>
> • Les équivoques ne cessent que si l'on désigne par masse une forme élémentaire de sociabilité, et non un type concret de groupement ; autrement dit, la masse correspond à une certaine façon «d'être-ensemble», de vivre le lien collectif.

Distinguer nettement la masse de la foule : celle-ci est la forme la plus instable du groupe, mais capable de s'unir momentanément jusqu'à la communion.

Toute masse implique un volume élevé de participants, **mais il faut distinguer «masse à distance» et «masse rassemblée».**

Le premier cas est beaucoup plus fréquent : il y a

— une masse latente des mécontents, des économiquement faibles, des chômeurs, etc., unis par une analogie de situation et d'intérêts ;

—une masse de partisans, d'amateurs, bref des « publics virtuels » qui ne sont qu'occasionnellement réunis.

Leur rassemblement créera une situation favorable à l'éclosion d'une nouvelle forme de sociabilité, la Communauté. Au simple fait d'être et de sentir ensemble, s'ajoutera un facteur décisif : une volonté commune.

Moi, eux

La sociabilité personnelle, aux alentours de **la troisième année**, **permet à l'enfant de distinguer son moi des autres, le moi du mien, le mien du tien.**

> Ce dernier cas montre la parenté initiale, souvent insoupçonnée de la sympathie et de la jalousie : le jaloux s'identifie à son rival et se complet dans une défaite dont il devient quasi complice. À travers le «tiers» il s'unit encore indirectement à l'être ou à l'objet aimé.

Ce progrès s'effectue lui-même par étapes.

À la participation initiale, caractérisée par la contagion affective, succède déjà une sympathie et une jalousie rudimentaires, selon les situations et les personnes. Tantôt l'enfant cherche à se rapprocher, à établir et à conserver , tantôt il s'engage dans un conflit. Ce conflit peut être vécu sous forme de bouderie ou de rumination douloureuse.

Si la sympathie marque un net progrès sur la participation par son caractère sélectif, d'autres attitudes contribuent aussi à différencier l'univers enfantin.

À la contagion quasi automatique des sentiments et des postures, succède une imitation plus consciente et plus volontaire, où l'enfant choisit certains modèles : il veut être, ou faire comme autrui.

À cet égard, les jeux d'alternance sont très efficaces : peu à peu l'enfant va dégager son action de celle du partenaire ou du modèle. Les premières formes de comparaison et de compétition apparaissent ; le «comme autrui» devient insensiblement un «contre autrui».

Vers la troisième année apparaît en effet la crise de personnalité ; l'enfant défie, se pose comme «moi» en même temps qu'il s'oppose à autrui ; et c'est non seulement l'existence d'autrui en face de lui qu'il découvre, mais aussi sa valeur en face de la sienne.

Le langage même reflète fort bien cette évolution : alors que précédemment l'enfant parlait de lui à la troisième personne (à l'instar des parents qui le désignent par son prénom ou son surnom), il acquiert définitivement l'usage du **JE** et des pronoms personnels, et c'est avec fierté qu'il dit désormais «je sais», « je veux », « je peux tout seul ».

> Le «non» des âges antérieurs (18 mois) était un signe du refus, non de la présence d'autrui, mais de sa volonté.

Ce **JE** revendicatif, il l'oppose à toute occasion aux autres : LUI ou EUX, ceux « qui ne savent pas », qui gênent ses désirs et ses initiatives, ceux dont pourtant il faut tenir compte, au moins en apparence.

> Combien de fois jusqu'à la mort, le sujet cherchera-t-il à affirmer — au moins devant lui-même — son autonomie vis-à-vis de ses adversaires, de ses chefs, ou de l'ordre social : «Ils ne m'auront pas» ou «ils m'ont eu» dira-t-il, confondant dans ce ILS, EUX, tous ceux qui malignement ou légalement auront empiété sur lui, limité son pouvoir ou son avoir.

Étape capitale, au cours de laquelle naît l'affrontement périlleux de l'individu face au groupe ; celle aussi où peuvent **se cristalliser des attitudes psycho-sociales d'une portée décisive.**

L'enfant, en effet, dès qu'il a pris une conscience suffisante de sa personnalité est amené à essayer son pouvoir sur autrui. Pour y réussir, il lui faut adapter son action à des situations variées assumer des rôles.

Il est d'ailleurs extrêmement difficile de déterminer ici la double influence de la spontanéité caractérielle et de l'éducation reçue : la tendresse pourra inciter certains enfants au despotisme ; d'autres y répondront par la sympathie confiante. La sévérité pourra engendrer la soumission passive, mais aussi susciter la ruse ou le repli silencieux.

L'imitation des parents, pris normalement pour modèles, est elle-même ambiguë, car elle est à la fois admiration aimante et compétition. C'est à cette époque que peut notamment s'enraciner l'égoïsme.

> **L'égoïsme n'est pas un instinct,** contrairement à l'opinion courante, mais **une attitude consécutive à la découverte d'autrui.**
> L'égoïsme est «une tentation quasi inévitable» du moi qui, rencontrant l'autre en face de lui. se prend à le considérer, non en lui-même, mais comme un moyen. Les conduites de l'égoïste typique seront donc toujours dominées par le calcul ; et chacun tirant de son côté, on conçoit le danger majeur dont l'égoïsme menace la cité.

L'aménagement de la personnalité

Peu après l'affirmation du JE, l'enfant commence à composer son moi social, ce qui n'est pas simple : il lui faut en effet tenir compte des obstacles, adopter souvent des attitudes nuancées... jouer la comédie. Il commence alors véritablement son apprentissage social, ce sera désormais son destin d'homme de n'échapper jamais à la préoccupation de son rôle et du contrôle légal ou latent de la collectivité.

Au compromis interne des facteurs de rapprochement (sympathie, imitation) et des facteurs d'opposition (agressivité, égoïsme) qui se traduit par des complexes et des sentiments ambivalents, correspond un compromis externe entre les individus qui doivent adapter leur nature aux exigences collectives, bref revêtir un personnage.

Aussi définirons-nous d'abord le personnage comme un ensemble d'attitudes et de rôles adoptés par le moi en face d'autrui.

- Sous l'influence du groupe et des valeurs socio-culturelles transmises par l'éducation se développe un sur-moi traduisant l'adaptation obligatoire du sujet aux règles sociales ;
- Mais, en revanche, le sujet continue à subir l'attrait du Ça : instincts et plaisirs égoïstes, qui, à la limite, l'entraîneraient vers la révolte généralisée ;
- C'est au moi conscient de constituer un compromis plus ou moins harmonieux entre les modèles du sur-moi et les pulsions du ça, en fonction des situations concrètes ;
- Dans cet effort d'équilibre et de contrôle, jamais total ni définitif, intervient l'idéal du moi.

ADLER dégage le rôle de la «fiction directrice» qui oriente les efforts du sujet vers un idéal de personnalité, et le «style de vie» grâce auquel il travaille à le réaliser.

Adoption d'un modèle «aux fins de relèvement du sentiment de personnalité».

On n'imite que ce qu'on juge propre à favoriser son aspiration à la puissance et à compenser ses propres insuffisances. Cette volonté de puissance est présente chez tous.

Mais la **différence entre l'être normal et le névrosé** vient de ce que le premier cherche à concilier efficacement les exigences de son idéal avec les réalités matérielles et sociales ; c'est-à-dire que son personnage lui sert exactement de médiateur. Le névrosé, lui, s'absorbe totalement dans sa fiction, au mépris de toute contingence extérieure : il s'identifie mythiquement à son personnage qui, loin d'être un moyen de conquête, lui sert seulement de refuge.

Genèse du personnage

Le souci d'autrui et les premières ébauches de « personnages » apparaissent dès la seconde enfance, parallèlement à l'affirmation du moi.

H. Wallon a insisté sur la solidarité affective qui unit l'enfant de quatre ans à son entourage: **«il ne peut se plaire à lui-même que s'il a le sentiment de pouvoir plaire à d'autres, il ne s'admire que s'il se croit admiré»**

Déjà. il se préoccupe vivement de ses «effets», c'est «l'âge comédien» où il multiplie les mines, les grâces, sourires ou bouderies, par lesquels il vise à frapper l'attention, à se rendre « intéressant ».

Limité dans son expérience. il trouvera bientôt de puissants recours dans l'imitation des rôles des adultes et dans sa propre imagination.

Par le jeu, l'enfant s'identifie aux personnages sociaux saillants : il sera l'aviateur, le cow-boy, le pompier ; elle sera la dame en visite ou lu maîtresse d'école.

À travers ces modèles naïfs perce l'attrait significatif du personnage, à la fois comme signe de prestige, de puissance sociale, et comme autres «nous-mêmes» ; amour des transformations, des déguisements...

L'adolescence vient élargir et bouleverser l'univers enfantin. Elle se traduit simultanément par une protestation contre les normes familiales, **un culte un peu narcissique du moi, et un confus désir de conquêtes.**

On a insisté à juste titre sur la soif d'originalité qui anime normalement l'adolescent ; mais celle-ci est beaucoup moins créatrice qu'on ne se plaît à le penser ; d'abord elle emprunte ses idéaux aux modèles stylisés que proposent à toutes les époques le roman et le théâtre et, depuis trente ans, le sport et le cinéma.

En outre, le milieu impose à l'adolescent une image de lui-même qui l'influence subconsciemment. **Si bien que l'adolescence est le moment critique où s'affrontent l'élément personnel et l'élément social dans la constitution de la personnalité ; c'est le refus de rien sacrifier qui provoque souvent une attitude inquiète et versatile**. La conciliation périlleuse des images sociales et des aspirations intimes requiert l'adoption d'un (parfois de plusieurs) personnage composite.

Le passage à la maturité correspond à une fixation du personnage. C'est même cette fixation qui en est le signe décisif.

L'éternel adolescent, c'est l'homme qui n'a pas su se choisir un style de vie, qui s'éparpille et qui, socialement, n'est jamais pris au sérieux. En vérité, ce choix, s'il est une affirmation, est aussi une sorte de résignation, un renoncement aux disponibilités indéfinies de la jeunesse. Les exigences diffuses se muent en désirs plus précis, mais plus prosaïques, il faut «en rabattre».

C'est le cadre social qui va désormais servir de repère principal à l'aménagement de la personnalité. Le choix d'une «situation», d'un métier est décisif à cet égard.

- Le mariage, la fondation d'un foyer vont jouer, dans l'ordre affectif, le même rôle que la profession dans le domaine de l'activité et de l'intelligence.
- L'homme ne s'appartient pas à lui seul : il est le fonctionnaire, le commerçant, l'employé ; comme il est le mari, le père.

C'est à travers ces personnages qu'il sent, pense, agit. S'il tentait de l'oublier, l'opinion publique et, éventuellement, la loi ne manqueraient pas de le lui rappeler. Du moins dépend-il de lui de s'aliéner totalement dans son personnage ou de conserver une marge de disponibilité.

Les fonctions du personnage

La nature du personnage est donc aléatoire et composite; elle combine les impulsions individuelles (tempérament et idéaux) et les influences externes (modèles et contrôles sociaux). Il s'ensuit que le personnage pourra assumer diverses fonctions selon l'inégale proportion de ces forces et la validité de leur compromis.

a) Le personnage comme rôle social.

Tout homme subit les exigences de la vie collective. Il lui est impossible de vivre simplement selon ses instincts et ses caprices.

Il faut bien convenir que la majorité des gens est conformiste et règle ses attitudes, ses opinions, ses conduites, sur certaines normes tacitement admises. Devant autrui, en maintes occasions, nous devons produire une certaine image de nous-mêmes, conforme à ce qu'on attend de nous. Nous nous sentons «en représentation»: ILS «regardent, je ne dois point les décevoir !»

C'est par l'adoption d'un personnage type que nous assumons notre rôle social. Rôle plus imposé que choisi, mais auquel nous ne laissons pas de tenir, car il garantit une certaine sécurité, un statu quo admis de part et d'autre. En vérité, « le personnage n'est pas exactement l'individu que nous sommes, mais celui que nous voulons persuader aux autres que nous sommes ; ou encore, celui que les autres veulent nous persuader que nous sommes... Ces deux définitions se confondent pour nous constituer une façade sociale... Nous nous voyons d'abord comme autrui nous voit et nous veut ».

Cette socialisation du comportement, voire de la mentalité quotidienne, se manifeste de mille manières, et, notamment, dans **les attitudes professionnelles.**

Chaque fonction exige de son titulaire un habitus bien défini; s'y soustraire provoque une sorte de scandale.

> **Le garçon de café.** «Il a le geste vif, appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux expriment un peu trop de sollicitude pour la commande du client... enfin, le voilà qui revient en essayant d'imiter dans sa démarche, la rigueur d'on ne sait quel automate... Il joue, il s'amuse... À quoi donc ? Il joue à être garçon de café... il joue avec sa condition pour la réaliser. Cette obligation s'impose à tous les commerçants : leur condition est toute de cérémonie : il y a la danse de l'épicier du tailleur, du commissaire-priseur, par quoi ils s'efforcent de persuader leur clientèle qu'ils ne sont rien d'autre qu'un épicier, un tailleur, un commissaire-priseur. Un épicier qui rêve est offensant pour l'acheteur, parce qu'il n'est plus tout à fait un épicier. La politesse exige qu'il se contienne dans sa fonction, comme le soldat au garde à vous se fait chose-soldat, avec un regard direct mais qui ne voit point, qu'il n'est plus fait pour voir, puisque c'est le règlement, et non l'intérêt du moment qui détermine le point qu'il doit fixer (le regard «fixe à dix pas») »
> J.-P. Sartre, *L'Être et le néant.*

Mais les «moules sociaux» régissent aussi les conduites de loisir : il y a par exemple le personnage du sportif, celui du joueur, du buveur ou même du farceur et du «fou-fou» qui, une fois endossés, ne laissent plus de répit à leurs adeptes...

Plus généralement, il y a tous les **snobismes**, lesquels se fondent finalement sur un code postural, vocal ou vestimentaire.

b) Le personnage comme idéal.

Toutefois la pression et la suggestion sociale ne sont pas les seules causes du personnage endossé ; celui-ci, dans nombre appréciable de cas, correspond aussi à un idéal. Il représente non seulement ce que l'on doit être (ou paraître) socialement, mais ce que l'on veut être ; il n'est plus une catégorie officielle, mais une visée personnelle.

Le personnage s'il offre à certains l'occasion de « se ranger », voire de « se garer », pour d'autres il est un moyen de s'affirmer et de se dépasser, par vocation créatrice.

c) Le personnage comme masque.

Il faut signaler en effet des fonctions plus équivoques du personnage, qui peut devenir une sorte de compromis au second degré, où **le paraître l'emporte définitivement sur le devoir, ou le vouloir être.**

> Par une pente assez naturelle, le sujet peut être conduit à deux attitudes :
> **- cacher consciemment à autrui, derrière une figure d'emprunt** ce qu'il est et fait réellement, soit pour en tirer un profit tangible, soit pour se donner à lui-même (à travers l'opinion d'autrui) une illusion de bonne conscience (pharisien) ;
> **- se cacher, surtout à soi-même ce que l'on est** (ou ce que l'on craint d'être) en se cantonnant dans une attitude figée ou fictive.
> Le glissement du premier au second cas pouvant s'effectuer insensiblement.

Sur le plan quotidien, on ne finirait pas de relever la multiplicité des attitudes simulatrices : intérêt, respect, honte pudeur, affliction, piété... nul sentiment qu'on ne feigne lorsqu'il parait nous embellir, ou simplement convenir aux rites officiels.

Certain abus du terme «bien pensant», est un chef-d'œuvre à cet égard ! Toutefois ces attitudes de façade peuvent aussi être l'effet d'une concession délibérée aux coutumes du groupe.

Il est parfois **difficile de distinguer entre l'opportunisme et le conformisme.**

Plus cyniques sont les masques destinés à abuser autrui dans une intention de strict intérêt.

Le cas Tartuffe est l'immortel modèle : pseudo-dévot, pseudo-savant ou artiste, pseudo-politicien, pseudo-moraliste et philanthrope, tout à l'abri d'un personnage soigneusement entretenu, dupent l'entourage, le pays, parfois l'humanité, en se gaussant intérieurement de la naïveté du bon peuple.

d) Le personnage comme refuge.

Le simulateur souvent dupe de son masque et qui s'efforce de se prendre au sérieux, peut en venir au point où la préoccupation sociale cède le pas à une angoisse intime sur sa propre valeur. C'est vis-à-vis de lui-même qu'il lui faut dès lors simuler, c'est lui qu'il doit convaincre pour trouver un équilibre.

Il va s'absorber dans son personnage, avec une mentalité quasi magique, pour échapper à son angoisse. Dans certains cas il peut devenir, au sens médical du terme, un aliéné.

• On peut relever certains types assez répandus, en deçà des cas franchement pathologiques traités par les psychiatres. Le sujet peut s'accrocher à un modèle d'humanité favorablement jugé par l'opinion : en l'incarnant il se valorise à ses propres yeux et surtout, comme le notait Adler**, il s'efforce de compenser par quelque perfection réelle ou fictive ses incapacités et ses échecs, confusément ressentis.**

• Dans l'ordre professionnel relevons le type **du spécialiste borné,** jaloux de sa spécialité, incapable de s'intéresser à autre chose qu'au maigre secteur dans lequel il s'affaire. **Le métier sert ici d'alibi et de refuge,** souvent aux dépens des autres devoirs sociaux ou familiaux ; il n'est plus une fonction dynamique, mais une sécurité étroite, tournant à la manie.

• Une autre forme assez générale de personnage-refuge est **le faux sérieux,** dénoncé par Kierkegaard : celui qui s'exprime dans **une attitude morose et guindée,** qui se prétend inspiré par l'expérience alors qu'il cache en fait la méfiance envers la vie, l'indisponibilité, l'incapacité d'adaptation et d'ouverture.

Ici le sérieux est un alibi contre l'irruption de troubles intérieurs ou extérieurs (inquiétudes sexuelles ou sentimentales ; innovations sociales et politiques). Ce sérieux-là est continent et conservateur, il fait de nécessité vertu !

• Nous ne pouvons faire qu'une allusion **aux personnages mytho-maniaques.** Ici, c'est sur le plan de l'imagination pure que le malade cherche compensation et sécurité. En vain d'ailleurs, car ces rôles mythiques, dont il devient l'esclave, entraînent par leur propre déterminisme des exigences jamais comblées : ultime revendication de la personne au sein même de l'aliénation forcenée.

Du on au nous

Le passage de l'état «masse» à l'état communautaire n'est pas direct ni automatique.

Il ne suffit pas d'être ensemble, d'éprouver des sentiments collectifs, de partager les mêmes intérêts et les mêmes désirs pour former une véritable communauté. Certes, tout cela intervient, mais il y manque encore un facteur décisif, qui assure la stabilité et le dynamisme du groupe : le propre de la mentalité communautaire c'est de vouloir être ensemble et de vouloir ensemble, d'assumer consciemment un même effort et un même idéal.

Si le NOUS réclame lucidité et volonté, il ne saurait donc être le simple prolongement du ON.

Il ne peut se réaliser qu'entre des sujets qui ont préalablement pris conscience d'eux-mêmes et d'autrui, et qui ont, au moins partiellement, surmonté la tentation de l'égoïsme individuel.

Le NOUS marque normalement le triomphe de la sympathie sur l'intérêt et le calcul.

Normalement, car, nous verrons que certaines formes du NOUS peuvent se dégrader presque aussitôt, et rejeter collectivement leurs membres vers l'égoïsme et l'aveulissement.

Je et Tu

L'imitation, le contrôle latent de l'entourage, ne laissent pas de proposer, voire d'imposer à l'adolescent, des personnages à travers lesquels il banalise et cristallise sa personnalité en gestation. Quoi qu'il en soit, une étape a pu (a dû normalement) être franchie : le sujet a saisi son moi et le moi d'autrui dans leur existence et leur valeur singulières. **La sympathie, la camaraderie qui enveloppent encore une certaine confusion affective, font place à l'amour et à l'amitié où le MOI s'unit au TOI sans se confondre** avec lui.

Sous les attitudes et les rôles sociaux, l'être pressent une zone plus profonde et plus secrète, au delà de la communication superficielle du langage et des convenances, au delà aussi de la promiscuité des habitudes et des désirs, apparaît la possibilité d'un échange plus riche entre les personnes.

En effet la présence d'autrui n'est pas uniquement une présence sociale, e]le peut devenir une présence personnelle, à condition que je sache «être disponible», ne pas me refuser à autrui.

L'autre, loin d'être en face de moi comme une limite, un «mur», peut être un accroissement, un "pont" vers la plus profonde révélation de ce que je suis. **Comme la plupart des poètes, ils pensent que l'amour, seul, éclaire les hommes sur eux-mêmes.**

Seul l'échange inter-personnel paraît capable à la fois d'épanouir intégralement chaque moi singulier, et de réaliser le NOUS authentique, celui où les sujets n'aliènent rien de leur personnalité tout en se donnant sans réserve.

Les notions de personne et de communion ne sont plus seulement des notions psycho-sociales ; ce sont aussi des catégories spirituelles.

Il faut souligner combien l'emploi des pronoms personnels est significatif, dans leur usage quotidien.

Les bases mêmes du langage humain refléteraient, à travers certains couples de « mots-clefs », les attitudes fondamentales de l'homme dans le monde.

Le couple Je-Tu désigne le rapport entre les personnes ; le couple JE-CELA, le rapport de l'homme avec la chose.

Le malheur de la destinée humaine, c'est que le premier rapport puisse se dégrader dans le second ; que le TU puisse devenir cela, ou plus précisément Il.. C'est-à-dire que l'autre, au lieu d'être saisi comme sujet et comme ami, puisse être ravalé au rôle d'objet et d'instrument.

Le propre de la relation personnelle c'est, en effet, de ne point s'adresser à autrui dans un projet de service ou en ne retenant de lui qu'une qualité, qu'un aspect (aimer le visage, l'esprit, l'œuvre de quelqu'un ce n'est pas vraiment l'aimer) ; **mais c'est de viser autrui a la fois dans son unicité et dans son intégrité**, c'est de l'aimer « tel qu'en lui-même ».

Dans la vie sociale quotidienne, l'usage du prénom, a côté du nom patronymique confirme et complète la vérité psycholinguistique dégagée par Buber.

Le prénom individualise chaque membre dans la famille la plus unie ; en dehors d'elle son emploi manifeste d'abord un progrès, puis un état d'intimité. Continuer à appeler quelqu'un par son patronyme, c'est traduire qu'on donne le pas aux relations professionnelles ou mondaines sur les échanges privés ; ou encore, qu'on veut se maintenir dans une zone de simple camaraderie.

De son côté, **G. Marcel (*Être et avoir)* oppose le monde de la deuxième personne, celui de « l'être et de l'amour, au monde de la troisième, des objets» de «l'avoir»** : « quand un être m'est présent, je ne peux pas le traiter comme s'il était simplement en face de moi... je ne l'ai pas, je suis avec lui».

Entre nous est possible un rapport créateur que je ne puis d'avance circonscrire : autrui peut susciter en moi l'admiration, m'entraîner par son exemple.

L'exemple opère comme un révélateur : au contact du modèle se dégagent en nous des aspirations, des aptitudes. des énergies inemployées, mais préexistantes.

L'attitude exemplaire d'un maître ou d'un chef nous arrache au conformisme léthargique, nous oblige à faire le point, à tendre nos efforts. Tel est, selon **Bergson**, l'effet dynamique et créateur de «l'appel du héros», source du progrès moral et social. C'est son message que nous décidons de faire «nôtre» et de promouvoir, qui nous permet de réaliser le célèbre impératif **nietzschéen** « deviens ce que tu es ».

Il ne s'agit donc ni d'une imitation servile, ni d'une émulation collective où s'effacerait la distance spirituelle entre celui qui appelle et celui qui répond : **il s'agit déjà d'une communion où la fidélité du disciple et l'inspiration du maître n'aliènent en rien leurs personnalités respectives.**

C'est aussi par ses caractères d'élection et de fidélité que l'amitié se distingue des autres sentiments sociaux. Alors que dans l'amour des facteurs spécifiquement sexuels pèsent sur le choix, l'amitié reste purement spirituelle : les exigences et les satiétés de la chair qui donnent à l'amour son caractère de violence et de fragilité, ne viennent point troubler la sérénité de l'échange amical. Et tandis que l'exemple implique une sorte de hiérarchie révérentielle, le statut de l'amitié est foncièrement égalitaire. Il faut d'ailleurs admettre avec Aristote, qu'étant fondée sur des affinités profondes et multiple, l'amitié s'accommode rarement d'une très grande disparité des goûts et des milieux sociaux. Enfin l'amitié se caractérise par sa lucidité désintéressée, elle retient de se faire valoir et réciproquement de flatter, sinon elle dégénèrerait vite en complaisance, voire en complicité. Elle retomberait dans la zone de l'intérêt et de l'avoir. C'est Montaigne qui a su le mieux exprimer cette espèce d'harmonie irremplaçable, cet échange sans mélange, lorsqu'il évoque le lien qui l'unissait à La Boétie : «Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut se faire qu'en répondant : parce que c'était lui, parce que c'était moi.»

L'autre comme …

… adversaire

Si riche et décisive que puisse être l'expérience de la **jalousie**, il nous paraît excessif de voir en elle « l'archétype du sentiment social». C'est d'ailleurs un caractère général du Freudisme de considérer le sentiment de base (à la nursery, comme dans les groupes plus vastes et plus évolués) sous la forme d'une rivalité et d'une hostilité mutuelles, le lien social ne pouvant naître alors que d'une renonciation commune à l'objet désiré.

« La justice sociale, écrit Freud, signifie que nous consentons à nous priver de beaucoup de choses, afin que d'autres aient aussi à s'en passer ! »

Devra-t-on pourtant convenir que la seule disparité des êtres les condamne à une opposition et à une incompréhension définitives, « qu'autrui est, par principe, l'insaisissable, qu'il me fuit quand je le cherche et me possède quand je le fuis ?».

Il suffit de voir, dans le conflit, un avatar banal de la communication. L'échange interpersonnel, la communion restent possibles en dépit de leur rareté, leur précarité.

… instrument

L'utilisation d'autrui revêt les formes les plus variées. Elle se manifeste :

—dans la **vie familiale** où l'enfant peut être considéré comme jouet à taquiner, ou créature à dominer ; la femme, comme une servante, ou un luxe décoratif ;

— dans la **vie professionnelle**, milieu privilégié pour la volonté de puissance et aussi pour la servilité ;

— dans la **vie mondain**e ou la «compagnie» est recherchée comme une excitation et un dérivatif, et où le «maintenir» est un succédané du « parvenir». Cette attitude comporte d'ailleurs des degrés, selon qu'elle nous ferme plus ou moins à la réalité d'autrui et a la coopération au bien-être du groupe.

On peut distinguer sans doute **l'avidité de l'avoir,** comme pure exploitation matérialiste, et **celle du pouvoir o**ù l'intérêt concerne une entreprise, une idée à laquelle le sujet s'identifie. Si l'intention subjective diffère, les effets sur autrui sont étrangement voisins ; dans les deux cas on aboutit au sacrifice délibéré des destins individuels.

• **Le doctrinaire, l'inquisiteur le tyran** n'hésitent pas a violer les consciences et à supprimer les existences pour réaliser leurs desseins prétendus sacrés. Ces cas, il est vrai, sont patents ; il en est d'autres, plus latents, intermédiaires entre l'avoir et le pouvoir, voilés sous de plus bénignes idéologies.

• **Le libéralisme économique** notamment (si souvent présenté comme une doctrine d'épanouissement collectif et d'émulation féconde) aboutit à vider le travailleur de sa réalité humaine pour l'assimiler à une marchandise.

Partout donc l'exploitation entraîne, pour l'être utilisé, **ce que Marx nomme très bien l'aliénation, c'est-à-dire la transformation de la personne en chose.**

Aliénation d'ailleurs réciproque, car celui que son égoïsme conduit à traiter chacun comme un outil, s'enferme peu à peu dans un désert et perd la possibilité de tout dialogue, de tout échange : par choc en retour il se dépersonnalise.

… étranger

Il faut distinguer le solitaire qui adopte une attitude défensive et asociale, du réfractaire qui se montre combatif et anti social.

Et il faut distinguer aussi différentes formes de solitude :

— il y a une **solitude féconde et provisoire,** qui est l'effet d'un retour sur soi, une saine réaction de la personne aux dissipations mondaines et aux promiscuités oppressives ,

— et une **solitude séparatrice** (à laquelle nous réserverons le nom **d'isolement)** qui est dictée par des mobiles plus obscurs de défense et de détresse, et qui confine souvent à la psychologie morbide.

• Détresse de l'enfant privé d'amour, déçu dans ses élans de confiance, et qui s'enferme dans un mutisme ombrageux.

• Détresse de l'amoureux déçu, de l'homme berné ou ruiné.

• Défense et crainte chez le timide, chez l'être «susceptible» qui aspire, au fond, au contact social, mais se sent incapable de le susciter et de le maintenir : la peur d'être dominé, sous-estimé, ou malmené accentue encore sa réserve.

Ce sont là de faux solitaires.

..../..»

15/04/1990

Editique : Lucien Mias